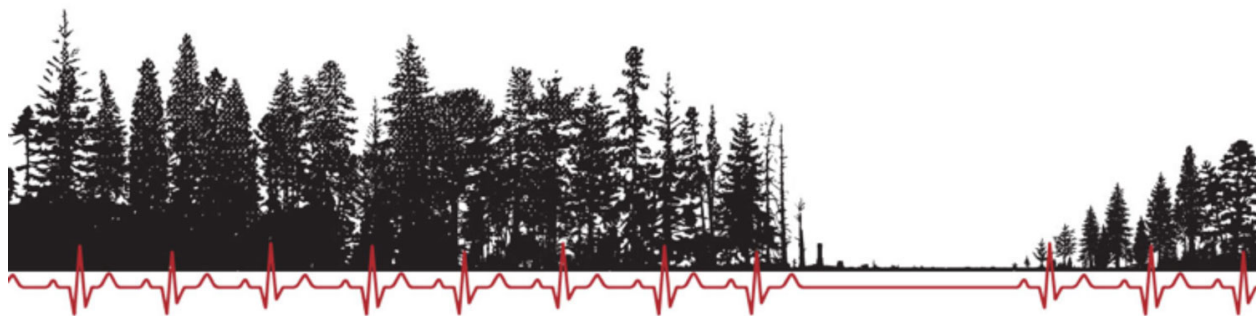


Hôtel-Motel présente

LA CARTOMANCIE DU TERRITOIRE

Texte et mise en scène de Philippe Ducros



Dossier de présentation



Ce spectacle peut facilement être présenté dans un contexte respectant les mesures sanitaires et de distanciation physique.

« Pour le peuple colonisé, la valeur la plus essentielle, parce que la plus concrète, c'est d'abord la terre : la terre qui doit assurer le pain et, bien sûr, la dignité. »

— Frantz Fanon : *Les damnés de la terre*

LA CARTOMANCIE DU TERRITOIRE

Philippe : *À l'hiver 2015, j'ai décidé d'aller voir. Avec l'intuition qu'à travers eux, je comprendrais mieux. Je comprendrais ce qui se passe derrière le paysage de notre modernité, derrière les pipelines qu'on veut greffer à ses veines, ce pétrole qu'on s'injecte et cette mémoire qu'on coupe à blanc. Comprendre aussi un peu l'épuisement où m'ont plongé mes semaines de 80 heures, cet esclavage moderne que je me suis moi-même imposé. Moi, en tant que peuple, moi, en tant qu'artiste. Moi en tant qu'homme défriché, miné, vidé de ses réserves.*

— Extrait de *La cartomancie du territoire*

La cartomancie du territoire est une création théâtrale et vidéographique sur notre rapport aux réserves autochtones et aux réserves naturelles, sur la colonisation du territoire et de la pensée. Basée sur plusieurs séjours dans différentes communautés des Premières Nations et chez les Inuit du Québec, cette œuvre va à la rencontre de ces gens qu'on ignore, mais qui sont les descendants du sol sur lequel on vit, ce sol que l'on piétine, que l'on pille. Ceux qu'on kidnappait vers les pensionnats où sommeillait l'horreur la plus noire. Le protagoniste se définit comme un Québécois francophone. Il tente de voir et de comprendre les ravages du colonialisme perpétré sur ces nations autochtones et sur ces communautés inuites par un système qui le favorise encore. Qu'en est-il aujourd'hui de ce génocide? De cette violence? Parce que le pillage, le racisme systémique et la violence continuent. Pourquoi? Et serait-il possible, à travers leur histoire et leurs réalités, de voir notre propre colonisation, celle qu'on s'impose en tant qu'individu, en tant que nation, celle qu'on impose au territoire qui nous habite et qui définit notre destinée commune? Serait-il possible d'apprendre d'eux, de voir comment ils ont survécu, comment ils se décolonisent, comment ils réinventent des paradigmes à notre modernité? Après tout, leur cosmogonie découle directement de ce paysage qui nous habite.

La mise en scène de LA CARTOMANCIE DU TERRITOIRE respecte entièrement les dures contraintes de notre époque de pandémie.



La scierie de Pointe-aux-Outardes, près de Pessamit. © Éli Laliberté (2018)

—
Les images du territoire incluses à ce dossier sont issues des projections vidéo du spectacle.

Le spectacle a été créé du 27 mars au 7 avril 2018 à Espace Libre à Montréal. La mise en scène tourne autour de l'imposante présence d'images du territoire québécois filmées à l'hiver 2018 par le cinéaste Éli Laliberté, qui travaille depuis vingt ans au cœur des réalités des Premières Nations. En résulte un objet scénique qui flirte avec la vidéo d'art et l'installation contemporaine.

Le texte, publié chez Atelier 10 dans la collection *Pièces*, a été finaliste pour le **Prix de la dramaturgie de langue française de la SACD** de 2017. Il a été écrit avec le soutien du Conseil des arts du Canada. *La cartomancie du territoire* a également bénéficié d'une importante résidence de création chez Recto-Verso et d'un appui du Théâtre La Rubrique.



Épinettes noires, entre Mani-Utenam et Ekuanitshit. © Éli Laliberté (2018)

LE PAYSAGE

Sharon : *Depuis 1980, 1600 femmes autochtones ont disparu ou ont été assassinées. 1600 Cédrika Provencher passées inaperçues. Plus qu'une affiche MISSING à chaque kilomètre sur le bord de l'autoroute entre Montréal et Natashquan.*

— Extrait de *La cartomancie du territoire*

Nous habitons une terre pillée. Les Premières Nations et les Inuit vivent en un tiers-monde imposé au cœur même de ce Canada, cité en exemple de droits humains. Et l'ethnocide est presque complet. Déracinés, les autochtones essaient tant bien que mal de revenir à leurs traditions, à leur dignité. Certains y arrivent. D'autres moins. Nous, descendants de colons à notre tour conquis, on se réfugie dans notre narratif identitaire en se positionnant en tant que victime. On se dit que les massacres ont été perpétrés par d'autres, à une autre époque, une époque de colonialisme où la vie humaine n'avait pas la valeur absolue qu'on lui confère de nos jours, où les mythes de justice, d'égalité, de droits humains et de promotion de la démocratie n'avaient pas la même prise sur l'imaginaire collectif. Pourtant, qu'en est-il aujourd'hui de ce pillage culturel et économique envers les Premières Nations et les Inuit? De cette violence? Parce que le pillage, le racisme systémique et la violence continuent au Québec. Pourquoi?

En 2015, Philippe Ducros est parti à la rencontre de certaines nations autochtones et communautés inuites du Québec, comme il l'a fait pour ses autres projets en Palestine, en Israël, en République démocratique du Congo et ailleurs. Il a voulu voir ces gens en bordure de nos villes et de l'immense, constater leurs conditions de vie. Mesurer le déracinement et les ravages de l'endocritinement.

Ce parcours l'a mené jusqu'en milieu carcéral, où la surreprésentation autochtone est symptomatique des traumatismes qu'ils portent en héritage, ainsi que du racisme systémique qui dure. Serait-ce encore tabou que de définir notre responsabilité devant la désolation de certaines réserves, devant l'absence de sens, et l'errance mentale et physique dont certains membres des Premières Nations et certains Inuit ont hérité? Ne plus laisser les enfants mourir la bouche collée au tuyau d'échappement des grands camions miniers. Ne plus laisser notre mémoire s'envoler par la gueule du tuyau d'échappement des grands camions forestiers.

La cartomancie du territoire dresse un bilan de ces recherches. Composée de témoignages et de réflexions intimes et géopolitiques, elle prend la forme d'un *road trip* sur la route 132 et la 138. Le spectacle qui en découle se veut une installation théâtrale à trois voix, avec chant, musique et vidéo. L'équipe est, entre autres, constituée d'artistes des Premières Nations : les comédiens Marco Collin, Innu de Mashteuiatsh, et Sharon Ishpatao Fontaine (qui remplace Kathia Rock), Innue de Uashat, ainsi que le compositeur Florent Volland, Innu de Mani-Utenam, ou encore le vidéaste Éli Laliberté, adopté par la communauté Mi'gmaqs de Gesgapegiag. Lorsque possible, les représentations peuvent être accompagnées d'une exposition de l'artiste atikamekw Meky Ottawa.



Marco Collin et Kathia Rock. © Maxime Côté (2018)

À perte de vue

Le terme *réserve* ne fait pas seulement allusion à ces bantoustans où l'on a stationné les Premières Nations. Il fait aussi référence aux réserves naturelles qui sont derrière cette prise du territoire, cet océan d'arbres qui est actuellement coupé à blanc, parsemé de trous miniers abandonnés. Le 9 décembre 2016, le gouvernement libéral du Québec a imposé un bâillon pour faire adopter la loi 106, la première loi sur les hydrocarbures de la province. Cette loi va jusqu'à permettre l'expropriation des citoyens par l'industrie fossile, pour donner accès aux ressources naturelles. À travers *La cartomancie du territoire*, nous voulons entre autres transporter ces réflexions sur le territoire qui nous habite, y dévoiler les impacts de la colonisation, de l'exclusion et de la dépossession.

Sharon : Uemut tshika ui tshishkutamatishunan ueshkat ka ishinniunanut eshpish mishat anite tshissenitamun. Tshetshi kau katshitinamak ka aitiht tshishennuat. Tshika ui tshishkutamatishunan ka ishinakuak shashish mak e natutakaniti puamuna. *(Il faut rouvrir le lien avec l'infini. Avec l'immense. Réapprendre à parler avec les ancêtres. Réapprendre à parler au passé, à écouter les rêves.)*

— Extrait de *La cartomancie du territoire*

LE SPECTACLE

Les réalités autochtones sont bouleversantes. La détresse qui rôde dans leurs communautés est directement reliée à des blessures liées à un ethnocide perpétué au fil de l'Histoire. Leur guérison passe souvent par un retour au territoire et à une réappropriation de leur langue. À travers cette langue et les traditions liées à l'occupation du territoire, la dignité reprend vie et redonne forme à l'identité même de ces nations. Le territoire et la langue servent donc d'axe à la mise en plateau de la représentation.

Marco : *Alors en luttant pour le sauver, le territoire, on perd du terrain dans la tête. On s'assimile, on accepte les concepts qui nous déracinent, comme la propriété.*

— Extrait de *La cartomancie du territoire*



Mani-Utenam. © Éli Laliberté (2018)

Le territoire

Le spectacle flirte avec l'installation vidéographique. La scène est immergée de paysages de l'hiver québécois, parfois de plans fixes, d'autres fois, de la 138 qui défile, du fleuve qui se déploie, ou encore des réserves qui respirent. Elles ont été tournées sur la Côte-Nord, entre Pessamit et Ekuanitshit, autour de Mashteuiatsh au lac Pekuakami (lac Saint-Jean) et en Gespe'gewa'gi (Gaspésie). Les photos intégrées à ce dossier sont issues de ces tournages.

Au fur et à mesure de la représentation, les interprètes se déplacent, occupent l'espace, l'habitent avec retenue. Comme le texte plonge au cœur des témoignages que Philippe a reçus lors de ses séjours en terre autochtones, l'interprétation est composée d'adresses directes et simples au public. Il est ainsi possible de mettre de l'avant les mots et leur bagage émotif. Les comédiens sont sobrement sur scène, encadrés par des projections du territoire. Ce territoire, au cœur du processus de guérison des 11 nations et des Inuit, est aussi celui qu'on asservit aujourd'hui. Il est donc presque toujours en arrière-plan et devient un personnage de la représentation. À l'exception de la partie en prison, où s'allume un fluorescent à la lumière crue, rude, mettant temporairement fin aux projections, amplifiant ainsi la métaphore territoriale de l'incarcération.

Dans ce grand poème visuel, chaque scène devient alors une strophe, un monde. Les corps des interprètes servent d'ancre aux images environnantes. Le tout pour que le spectateur ait l'impression d'être partie prenante du paysage, du territoire. En découle une méditation sans cesse renouvelée, à la fois technologique et intime.

Le vent du verbe

Il nous semble important que les différentes langues soient représentées sur le plateau. Le français de l'auteur; l'innu-aimun, cette langue arrachée aux Innus dans les pensionnats, mais qui aujourd'hui est porteuse de guérison et de dignité; et l'anglais qui isole les Mi'gmaqs en cette Gaspésie francophone, mais qui aussi rappelle la conquête du fait français par la Grande-Bretagne et la lutte pour sa préservation. Donc, en plus du français, certains passages sont en innu-aimun ou en anglais, le tout avec surtitres.

Finalement, grâce à la présence de chants traditionnels et à une musique envoûtante, la représentation prend peu à peu la forme d'un rituel initiatique, à l'image du parcours du narrateur, perdu dans ses pensées au volant. Nous sommes accompagnés par une bande musicale inédite de Florent Volland, adaptée pour la scène par Larsen Lupin. Cette trame sonore minimaliste, mais riche, à la fois inspirée de musique traditionnelle innue et d'ambiance méditative, porte l'introspection nécessaire au spectacle.



Marco Collin. © Maxime Côté (2021)

COVID PROOF

Comme ce spectacle est composé d'adresses au public, de témoignages, les comédiens et la comédienne ne sont jamais près les uns des autres. Et comme l'effet recherché est qu'ils et elle soient immergés dans les images, il nous est facile d'adapter la distance (interprètes-public) en fonction des salles et de l'évolution des mesures sanitaires, et ce, sans que ces adaptations nuisent en quoi que ce soit à l'expérience théâtrale.

Médiation culturelle

Nous croyons beaucoup en ces activités, qui prolongent l'œuvre, l'ancrent dans la cité, et permettent à la pensée de s'approfondir.

Conférences

Philippe a l'habitude d'accompagner ses projets de conférences sur son travail dans les écoles et les théâtres.

Table ronde

Nous pouvons proposer des rencontres après les représentations avec des spécialistes vulgarisateurs, tels que Pierrot Ross-Tremblay (Innu), Evelyne St-Onge (Innué) ou Kawenno:ta's Sedalia Fazio (Kanien'kehá:ka).

Expositions

En plus des représentations, nous offrons gratuitement aux diffuseurs intéressés une exposition des photos de Meky Ottawa, une artiste multidisciplinaire de la communauté atikamekw de Manawan. L'exposition comporte 5 immenses photos travaillées par l'artiste, en plus d'un court-métrage d'animation réalisé dans le cadre d'un stage à l'Office national du film du Canada (ONF).

Nous pouvons aussi exposer un immense montage des pages des carnets de voyage de Philippe Ducros, réalisés dans la communauté inuite de Kangiqsujuaq en 2004, et lors de ses séjours de recherche pour l'écriture du texte en 2015.

Scolaires

Nous avons des cahiers pédagogiques élaborés pour les réseaux scolaires et sommes disponibles pour une présence en classe.

Autre

Faites-nous part de vos idées de rencontres ou de médiation culturelles.

Philippe : *J'existe tellement peu, à quoi bon quand le territoire est si grand?*

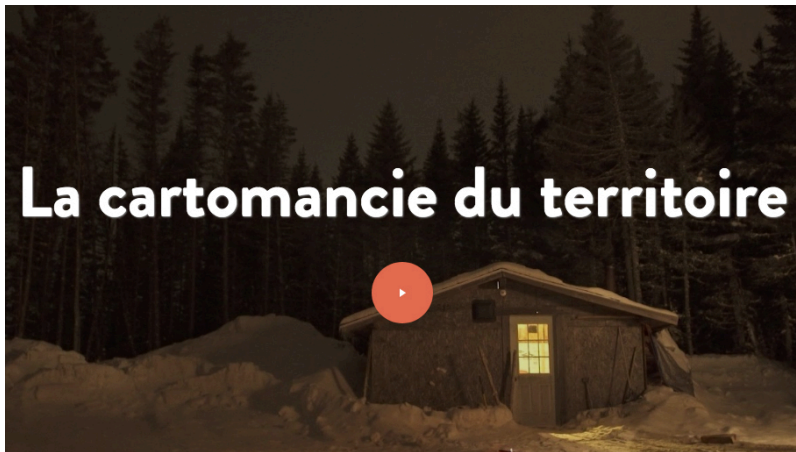
— Extrait de *La cartomancie du territoire*

BANDE-ANNONCE DU SPECTACLE



<https://youtu.be/6qrCqAHcwz8>

UNE VIDÉO QUI EN DIT UN PEU PLUS!



<https://www.lafabriqueculturelle.tv/capsules/12490/la-cartomancie-du-territoire>

LA CARTOMANCIE DU TERRITOIRE

Une production HÔTEL-MOTEL

Texte et mise en scène : **Philippe Ducros**
Avec **Marco Collin, Philippe Ducros** et **Sharon Fontaine Ishpatao**
Traduction vers l'innu-aimun : **Bertha Basilish** et **Evelyne St-Onge**
Images : **Éli Laliberté**
Musique : **Florent Vollant**
Assistance à la mise en scène : **Jean Gaudreau** (création),
Charlotte Ménard (reprise)
Conception vidéo : **Thomas Payette / HUB Studio**
Intégration vidéo : **Antonin Gougeon / HUB Studio**
Éclairages : **Thomas Godefroid**
Conception sonore : **Larsen Lupin**
Chants : **Kathia Rock**
Costumes : **Julie Breton**
Direction technique : **Samuel Patenaude** (création)
Direction technique et sonorisation : **Serge Rodrigue** (tournée)
Vidéo, éclairages et régie : **Gaspard Philippe** (tournée)
Direction de production : **Marie-Hélène Dufort**
Répétiteur : **Xavier Huard**
Aide aux costumes pour la création et aux accessoires : **Robin Brazill**
Captation et bande-annonce : **Camion Productions**
Relations de presse : **Karine Cousineau**
Design graphique : **Thomas Csano**

La cartomancie du territoire est publiée chez Atelier 10.

Le texte a été écrit grâce à une subvention du Conseil des arts du Canada.



Aux abords de Mashteuiatsh. © Éli Laliberté (2018)

MOT DE L'AUTEUR

L'Occident et son capitalisme n'ont jamais trop aimé les nomades. Les Premières Nations et les Inuit le savent et en ont durement payé le prix. Or, je me reconnais en ce nomadisme. Je n'ai pas eu la chance d'aller dans les écoles d'art, dans les studios des maîtres, j'ai plutôt voyagé. Je me suis formé sur les routes, seul, en ces chambres d'hôtel au tapis brûlé, au petit savon emballé. Ce chemin m'a mené toujours un peu plus loin, jusqu'en Palestine occupée, en Bosnie, dans les camps de réfugiés somaliens en Éthiopie, ou encore dans les camps de déplacés internes de République démocratique du Congo. J'en suis revenu chaque fois un peu plus étranger à mon milieu. J'ai écrit, à la suite de ces voyages, des pièces qui se sont révélées salvatrices pour moi, qui m'ont aidé à retrouver le sommeil. J'avais, grâce à elles, le sentiment que mon chemin était porteur de sens, que j'avais un rôle : j'étais le témoin, un passeur de réalités d'un versant à l'autre du spectre économique. *La porte du non-retour* est un bon exemple. En mettant le paradis légal qu'est le Canada pour l'industrie minière mondiale, face aux conséquences de ce laxisme légal dans le conflit de la République démocratique du Congo, le conflit le plus meurtrier depuis la Deuxième guerre mondiale avec six millions de morts et son épidémie de viols, conflit financé par l'industrie minière, il m'était possible d'éclairer ces liens de responsabilité qui nous unissent aux plus dépourvus de la planète.

Or, peu à peu, jour après jour, j'assiste au démantèlement de la solidarité intrinsèque au « modèle québécois ». Peu à peu, je suis témoin de l'exploitation radicale du sol et du sous-sol chez nous, du chacun pour soi qui vient automatiquement avec le sabotage de l'austérité, de la précarité croissante des gens que j'aime. Peu à peu, au retour de mes errances à travers le monde, je me suis mis à ne plus reconnaître la quiétude de notre coin de Terre. J'ai donc commencé à ressentir le besoin de tourner mon regard vers notre propre aliénation. Peut-être aussi, parce qu'en 2014, j'ai eu un coup de fatigue. Un peu sur les genoux, je cherchais réconfort en regardant le grandiose de nos horizons. Malheureusement, je n'arrivais qu'à voir la menace. Les minières, les pétrolières et les forestières, sont en train de reproduire chez nous, la césarienne forcée de la RDC. Ne me sentant nulle part chez moi, j'ai donc tenté, tant bien que mal, de faire des liens, de comprendre. Pour y arriver, je me suis tourné vers ceux qu'on tente d'ignorer, les Premières Nations et les Inuit, qui vivent en un tiers-monde imposé, au cœur même de ce paysage que j'aime tant.

J'ai donc entrepris de sillonner le territoire des 11 nations et des Inuit du Québec comme je l'avais fait pour mes projets en Palestine, en Israël, en République démocratique du Congo et ailleurs. À regarder comment les Premières Nations et les Inuit réussissent à se relever des blessures du colonialisme, il me semble possible de trouver des pistes pour identifier certains aspects de mes propres aliénations pour ensuite tenter de les guérir, tenter de sortir moi-même du legs générationnel de ces aliénations.

J'ai tiré de ces séjours, comme à mon habitude, un carnet de voyage qui dresse un bilan intime de ces recherches. Ces carnets me servent depuis toujours de matière première à l'écriture de mes pièces. S'y retrouvent déjà des thématiques, une cosmogonie, et quelques courants de pensée qui feront partie de mon écriture en cours. Ces carnets sont l'épine dorsale de *La cartomancie du territoire*.

Je tiens à remercier tous ceux qui ont bien accepté de me conter leurs histoires, de partager un café le temps d'une rencontre. Il n'est pas facile de remonter la rivière de nos souvenirs, surtout lorsque les remous de l'Histoire sont si forts. Merci de votre confiance et de votre générosité. J'ai beaucoup appris à vous écouter.

Un merci particulier à Evelyne St-Onge et à Philippe McKenzie... Il faisait vraiment froid, à l'hiver 2015. Vous m'avez invité chez vous, m'avez ouvert votre porte et vos cœurs, de façon si chaleureuse, si spontanée... Votre amitié m'est vraiment précieuse.

M'st no'gmaq, disent les Mi'gmaqs à la fin de leurs cérémonies pour remercier leurs ancêtres et leurs relations... Ce texte, *La cartomancie du territoire* a quelque chose de cérémonial pour moi. Alors je finirai en disant à mon tour *m'st no'gmaq*...

À toutes mes relations.

Philippe Ducros



Philippe Ducros, lors d'une représentation. © Maxime Côté (2021)

Sharon : *Mais tu peux mettre des omoplates de castor, d'ours, de lièvre ou de caribou dans le feu. Et à la manière qu'ils brûlent, tu peux lire le futur. J'ai espoir. Je croyais jamais voir kushapetsheken, la tente tremblante, je pensais que le savoir était perdu. Mais j'en ai vu. Rien n'est perdu.*

— Extrait de *La cartomancie du territoire*

ENTREVUE AVEC PHILIPPE DUCROS

Le directeur éditorial de la collection Pièces chez Atelier 10, Justin Laramée, a posé ces trois questions à l'auteur de la pièce, Philippe Ducros.

Existe-t-il un *nous*, as-tu vu un exemple, au cours de ton voyage, une manifestation minuscule et puissante d'un *nous*?

À cause peut-être de certaines blessures évoquées dans ce texte, j'ai toujours un peu peiné avec le concept du *nous*. Qu'est-ce que le *nous*? Trop souvent, on s'en sert pour parler en mon nom, évacuant la complexité des liens humains et des frontières entre les réalités. NOUS vs EUX, *you are either with us or against us...* Or, j'ai plus souvent l'impression d'être l'étranger de mon voisin de palier que des Palestiniens que je rencontrais aux *checkpoints*, ou que des réfugiés dans les camps qui faisaient de moi, le temps d'un thé, un des leurs. Voilà ce que, en réponse à ma solitude d'errant, je souhaite comme fratrie. Ma meilleure amie en Palestine s'appelle Nadia, elle porte le hijab, prie cinq fois par jour, et a pleuré quand je lui ai dit que j'étais agnostique. Elle tente de se libérer d'une occupation militaire extrêmement violente, pendant qu'on se préoccupe de quelques burkinis sur les plages. Elle fait partie de mon *nous*. Un réseau transfrontalier de chercheur de liens, de gens qui acceptent de donner à l'humanité toute sa complexité, toutes ses nuances et ses migrations. Ce *nous* porteur d'espoir, je l'ai vu, oui. Dans la roue de la médecine chez bien des Premières Nations, on retrouve quatre couleurs : le noir, le blanc, le jaune et le rouge. Souvent, j'ai entendu les porteurs de calumets de ces cérémonies parler des quatre peuples issus de ces couleurs, marchant la Terre, faisant rouler ensemble la roue de la médecine. Et je les remercie d'avoir cette force malgré les ravages de l'Histoire. Evelyne St-Onge et Philippe McKenzie m'ont ouvert leur porte et leurs souvenirs sans aucune hésitation... Ils savaient à peine qui j'étais, ils m'ont accueilli, ont partagé les macarons et ont ouvert leur four pour me réchauffer. J'aimerais croire qu'on est du même *nous*. J'en serais honoré.

Parallèlement, je me suis déjà fait traiter de *black robe*. On m'a déjà refusé l'accès à un *metashan*, un *sweat lodge*, en me faisant dire « Indian first ». Et je comprends aussi ce NOUS face à un EUX dont je fais partie. Il serait naïf et même vulgaire de refuser de voir les conséquences du fait que je suis un *wemistikoshiw* comme disent les Cris : un Blanc. Donc, un privilégié. Lors du dernier Forum social mondial à Montréal, plus de deux cents visas ont été refusés à des participants, dont Aminata Traoré, ancienne ministre de la culture malienne. J'avais écrit une lettre détaillée pour soutenir la demande d'une amie algérienne. Non seulement elle a été refusée, mais elle a reçu sa réponse bien après le FSM, et tout ce temps, ils ont gardé son passeport, la clouant à résidence. Il m'a fallu admettre qu'à ce moment, elle et moi, si proches de cœur, nous ne faisons pas partie du même *nous*. Je fais partie de ceux qui peuvent voyager, aller voir, revenir, circuler. Je fais partie des descendants des gagnants de l'Histoire. Ce *nous*, moins glorieux, existe aussi. Je me dois de me positionner, quand j'approche les gens et leurs réalités, avec cette vérité dans toute sa complexité et avec la responsabilité qui en découle. Je ne suis pas le prêtre pédophile du pensionnat, mais je suis du système qui a systématisé sa présence. Pour que ce *nous* d'espoir existe, pour que les rencontres soient réelles, nous devons avoir pris conscience du passé, l'avoir reconnu, et tenter de le guérir, de le réparer. Ce n'est pas tout de faire partie du dernier *selfie* du gouvernement, d'instrumentaliser la souffrance et les impacts de la ségrégation pour profiter à peu de coûts de la saveur du mois, et redorer ainsi l'image d'un parti politique pétrolière. Il faut un réel pas vers l'avant, une guérison. De cette guérison découle la réelle manifestation dans toute sa puissance du *nous*. Ce qui m'amène à ta deuxième question, Justin.

En quoi ce voyage intérieur est-il semblable ou différent des autres (Congo, Palestine, etc.)?

Bien des aspects sont différents... Tu parles de voyage intérieur, mais le semblant d'extériorité est ce qui me semble le plus important de nommer. Une des fois où j'ai couru un risque réel en Palestine, ce fut en prenant en stop des colons se rendant d'une colonie à l'autre, passant donc obligatoirement avec eux à travers les villages palestiniens. À un moment, pendant que je les écoutais délirer, j'ai réalisé que si j'avais une crevaison, il me faudrait être fichtrement convaincant pour ne pas passer moi-même pour un colon et ne pas subir la vengeance des Palestiniens envers ces bouffeurs de terre et d'espoir. Mais je l'ai fait, parce que je voulais les entendre. Parce que je *pouvais* le faire. Je semble assez extérieur à la ligne de front de cette occupation monstrueuse pour pouvoir aller d'un côté comme de l'autre et écouter. Ce qui ne veut pas dire être neutre. Dans un cas de violence, la neutralité permet l'acte de violence et se place donc du côté de l'agresseur. Mais ce que je cherche à dire, c'est que je pouvais prétendre être l'œil extérieur, même si la réalité est en fait plus complexe qu'elle en a l'air et que je ne suis pas si extérieur à eux, vu que nos modes de vie sont en fait des vases communicants.

Or, comme je le dis dans le texte, entrer dans une communauté des Premières Nations ou une communauté inuite ne peut pas se faire avec la même extériorité qu'en Palestine. Ce *nous* propre aux *wemistikoshiw*, même bien intentionné, il existe. Et ce n'est pas un détail. Mais comme ma position est aussi celle de l'artiste, je trouve en la poésie une partie de réponse à cet enjeu éthique. L'aspect carnet intime, *road trip*, me permet d'expliquer ma position. De plus, la poésie, par sa nature intuitive et la possibilité qu'elle a de montrer l'invisible, de creuser rapidement vers le complexe et l'immense par la métaphore, permet aussi, je l'espère, de dépasser les lieux communs pour toucher à une humanité au-delà des cases et des frontières. La poésie permet d'y aller avec douceur, à tâtons. De ne pas nier la complexité, mais plutôt de l'intégrer, de la nommer, de s'en enrichir. Elle me permet de parler de ce qui me touche, de m'identifier aux Premières Nations et aux Inuit, de participer à un *nous* universel où la compassion nous placerait tous dans le même groupe, tous devenus potentiellement victime ou bourreau.

Finalement, je crois qu'il est important de tenter de parler de ces réalités. Même si elles impliquent des questions éthiques délicates. On m'a dit récemment que c'était de l'histoire ancienne, que les gens savaient tout ça. Je ne le crois pas. Le racisme systémique est encore très présent, la ségrégation continue, et elle est encore banalisée. Malgré toute la maladresse qu'il peut impliquer, le geste d'écrire sur ces réalités reste quand même une main tendue vers la guérison, un désir de compréhension et de reconnaissance.

As-tu l'impression que la douloureuse empathie dont tu fais preuve à l'égard des différents peuples autochtones trace un portrait sombre et fataliste de ces communautés?

À quelques reprises dans mes recherches, je suis tombé sur des témoignages de stérilisations forcées dans les pensionnats. Ça me déchire. Ce que j'ai vu me déchire. Le portrait peut paraître sombre, mais l'Histoire l'est. Les épidémies de suicides que vivent certaines communautés chez leurs jeunes, elles sont vraiment sombres. Les Premières Nations et les Inuit ont des peuples qui ont été volontairement déstructurés, à plus d'une reprise, et de façon extrêmement violente. Cette déstructuration, cette violence et le mépris de soi qui en découle, se lèguent de génération en génération. Avec l'automédication qui vient avec : l'alcool, le suicide, etc. Il faut parler de ces déstructurations, de cette violence. Ne rien dire serait injurieux. Mais ce que je vois aussi chez les Premières Nations et chez les Inuit, c'est un retour à la spiritualité, aux traditions, je vois des nations debouts, dignes, malgré les ravages de l'Histoire. Et ça aussi, il faut le dire. Après tout l'effort qui a été fait pour les détruire, elles ont survécu, et c'est digne d'admiration. Mais il faut aussi le dire parce qu'à regarder comment elles se guérissent, à comprendre où elles ont puisé la force pour survivre, on peut trouver

de l'espoir. On peut apprendre nous aussi à nous relever, à guérir et à survivre à cette autocolonisation, ce ravage délicat qui est la norme actuellement. Malheureusement, maintenant que les Autochtones se relèvent, certains voudraient en prendre le crédit. D'autres voudraient qu'ils marchent comme les Occidentaux, qu'ils soient des Occidentaux. Mais non. Ils se relèvent des traumatismes de l'Histoire laissés par le colonialisme, et ils le font à leur façon, en retrouvant et en respectant leurs cosmogonies. Heureusement, parce que celle de l'Occident est en train de tout détruire.

Il nous faut apprendre de ces cosmogonies, notre survie à tous en dépend.



Sharon Fontaine-Ishpatao et Philippe Ducros. © Maxime Côté (2021)

Sharon : On imagine le nord de notre pays comme un océan d'arbres... Mais c'est un immense chantier industriel jusqu'au 52^e parallèle. Ne reste que terre écorchée, monoculture, saccage et pit de sable. La peau est à vif.

— Extrait de *La cartomancie du territoire*

CE QUE LA PRESSE EN DIT

« Il y a [...] des moments de poésie et des images impressionnantes et d'une immense beauté. Il y a aussi une réalité puissante, troublante, brutale et qui frappe avec force. [...] Un spectacle essentiel. Pour comprendre. » – Journal de Québec

« Un spectacle à la fois sensible et empreint de révolte envers des injustices qui font toujours des ravages de nos jours. » – Le Soleil

« Liant le corps au territoire, la pièce – crue, douloureuse, nécessaire – trace la route entre notre pays et notre tiers monde septentrional, entre le mépris de nos actes et la beauté de la résilience des habitants de la Côte-Nord. » – Nuit blanche magazine littéraire

« [...] un auteur et metteur en scène québécois qui s'est attelé à ce sujet ô combien délicat : raconter les Premières Nations, leurs souffrances, leurs désespoirs mais aussi leur résilience et l'espoir qu'elle suscite. » – L'Express

« Avec deux artistes innus, Marco Collin et Kathia Rock, l'auteur-metteur en scène donne la mesure du prix payé par les premières nations pour l'expansion de l'impérialisme canadien. Un récit dévastateur proféré en trois langues avec des chants traditionnels, de la musique et une vidéo d'une puissance à couper le souffle qui expose paysages et visages. Contre la colonisation du territoire et des âmes, contre la dépossession de son histoire et de sa culture, ensemble, ils montrent aussi un processus de résistance et de reconstruction. » – L'Humanité

« L'état des lieux se dresse surtout à travers les témoignages d'autochtones rencontrés par Ducros [...] il fait preuve d'un respect indéniable envers une culture de laquelle il espère qu'on puisse apprendre la survie, à l'heure où l'humain met son environnement en danger. » – Le Devoir

« La nouvelle production de Philippe Ducros verse dans le théâtre documentaire et devrait s'avérer l'un des spectacles incontournables par la nécessité du dialogue qu'il entame. Quelques années après *Idle No More* et en plein cœur de la commission Viens, *La cartomancie du territoire* brille par sa pertinence. Un théâtre qui résonne au cœur de la cité. » – Voir.ca

« Basée sur de nombreuses rencontres avec diverses communautés, la création théâtrale et vidéographique qu'est *La cartomancie du territoire* est un dialogue pertinent et sans œillères. La musique de Florent Vollant tient aussi une place de choix dans la création. L'interprète Kathia Rock chante également sur scène et donne lieu à des moments fort émouvants, tant par ses chants que par sa façon de jouer le texte de Philippe Ducros. » – Espaces autochtones | Radio-Canada

« C'est une pièce de théâtre coup de poing [...] que vous devez absolument aller voir. C'est une pièce nécessaire [...]. C'est ce que Philippe Ducros creuse à chaque fois, de façon de plus en plus tenue. Et c'est vraiment réussi. » – Le 15-18 | Radio-Canada

« S'il est un thème fondamental, éminemment rassembleur, qui supporte le spectacle, un concept qui devrait d'ailleurs être au cœur de toutes nos discussions intimes et collectives, tous nos remue-méninges à propos du vivre ensemble, c'est celui du bien commun : À travers leur combat, c'est notre survie à tous qui se joue. La protection du bien commun, de la beauté, la décolonisation de notre pensée, l'appropriation de notre destinée, de la langue qui l'imagine et la transmet, et du territoire qui la porte » – Revue Jeu



Philippe Ducros, lors d'une représentation. © Maxime Côté (2018)

